

Recherches sociographiques



Marta DANYLEWYCZ, *Profession : religieuse : un choix pour les Québécoises, 1840-1920*

Jean-Paul Montminy

Volume 31, numéro 3, 1990

La santé

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056571ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056571ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Montminy, J.-P. (1990). Compte rendu de [Marta DANYLEWYCZ, *Profession : religieuse : un choix pour les Québécoises, 1840-1920*], *Recherches sociographiques*, 31(3), 467–469. <https://doi.org/10.7202/056571ar>

le caractère sexué du langage politique; il serait intéressant d'approfondir davantage cette observation pour établir si la parole constitue une autre forme d'expression de la distinction entre les femmes et les hommes participant aux activités politiques.

Manon TREMBLAY

*Département de science politique,
Université Laval.*

Marta DANYLEWYCZ, *Profession: religieuse: un choix pour les Québécoises, 1840-1920*, Montréal, Boréal, 1988, 246 p.

Initiée par l'histoire de sa propre vie (naissance dans un camp allemand de réfugiés, jeunesse aux États-Unis dans une société ukrainienne considérée avant tout comme close et repliée sur elle-même), Marta Danylewycz, historienne de formation, a toujours cherché, jusqu'au moment de sa mort tragique en 1985, à mieux comprendre la vie politique et sociale des sociétés ou des groupes sociaux dans lesquels elle a vécu ou qu'elle a connus.

Ce livre, témoignage d'amitié de Paul-André Linteau, de Alison Prentice et de William Westfall, nous présente le manuscrit de sa thèse de doctorat. Quiconque a déjà tenté l'expérience de ce genre d'édition sait à quel point la tâche est audacieuse. Aussi, les amis ont voulu, comme ils l'écrivent en préface, apporter les clarifications qui s'imposaient et renforcer une argumentation déjà présente plutôt que de penser à des modifications et à des ajouts. L'entreprise est fort bien réussie.

Le propos est une illustration typique d'une facette de l'évolution sociale du Québec depuis quelque trente ans. Autrefois, dirait-on, point question pour le chercheur intéressé à la chose historique ou sociologique de s'immiscer dans les archives de la vie privée des familles, qu'elles soient laïques ou religieuses. Le tabou du secret, du « ne pas dévoiler » aux étrangers les arcanes pas toujours édifiantes, croyait-on à tort ou à raison, de la vie communautaire était une entrave majeure.

Les années quatre-vingt ont vu un profond changement, encore plus senti dans l'univers féminin, lui qui a trouvé une liberté nouvelle suscitant chez ses membres la prise de parole dans toutes les composantes du domaine social: politique, économique, culturel, religieux, etc. Un segment de ce monde, les religieuses, a également été marqué, quand il ne l'a pas lui-même provoquée, par cette importante mutation québécoise.

Étant donné son intérêt pour les interactions entre les couvents et le contexte social, et voulant distinguer plus spécifiquement l'activité et la culture féminines dans leurs dimensions publiques et familiales, Danylewycz a privilégié, à bon droit, les communautés actives et non pas les ordres contemplatifs. Rappelons-nous que nous sommes au XIX^e siècle et dans les premières décennies du suivant. Or, devant le très grand nombre de groupes actifs de religieuses (trente), l'auteur a entrepris d'en analyser deux en profondeur, considérés comme des cas types: les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame et celles de la Miséricorde. Les deux premiers chapitres explicitent le travail accompli par elles: les unes en éducation, les

autres dans les œuvres sociales. Les chapitres trois et quatre analysent leur expansion, vue sous l'angle des religieuses qui l'ont vécue. Revenant à l'intention première de son travail, l'auteur nous donne un dernier chapitre où sont examinés les «rapports entre le développement de ces communautés et les efforts déployés par les femmes laïques pour relever leur statut et intervenir plus activement dans la vie économique, politique et religieuse du Québec». (P. 22.)

Elle a très bien vu et fort pertinemment montré que le contexte politique issu de la rébellion de 1837 laissait la place largement ouverte à l'Église catholique romaine pour qu'elle envisage la mise sur pied graduelle d'un pouvoir qui deviendra quasi total avec la victoire du courant ultramontain dans les années 1880. (Voir: Philippe-Robert SYLVAIN, *Recherches sociographiques*, 1967 et 1974.)

Semblable politique d'hégémonie nécessitait la prise en main de puissants leviers sociaux. On peut facilement comprendre que la première expression de cette attitude fut de vouloir s'emparer du système d'éducation et de celui des œuvres sociales. Il s'agissait non seulement d'en arriver à contrôler le contenu de l'enseignement transmis aux petits Canadiens Français, mais aussi —et pour garantir davantage la domination visée— d'exercer une complète surveillance du personnel enseignant. À la page 158, deux graphiques illustrent la prolifération des écoles de la Congrégation sur le territoire. À mon avis, André LABARRÈRE-PAULÉ (*Les instituteurs laïques au Canada français, 1836-1900*, 1965) démontre plus nettement toute l'énergie d'un M^{re} Ignace Bourget pour remplacer les instituteurs laïcs par des religieux. Ce travail, bon complément au livre de Danylewycz, signale que, en 1836, 96 % des enseignants étaient des laïcs contre 4 % de religieux, tandis qu'en 1900 les proportions avaient radicalement changé (57 % et 43 %). (P. 459.)

Les pages de Danylewycz sur la multiplication des vocations sont plutôt classiques: lien entre la situation économique et les attitudes à l'égard des religions, importance familiale pour le recrutement (p. 140), place globalement faite aux femmes dans la société. Vraiment plus suggestives et plus novatrices, pour une part, sont les pages 92 à 138. Nous y trouvons le thème qui a inspiré le titre même de l'ouvrage, *Profession : religieuse*.

Il devient évident qu'un grand nombre d'entre elles [les religieuses] s'aventurent dans cette existence parce que les couvents élargissent le champ étroit des perspectives offertes aux femmes qui ont atteint leur majorité il y a un siècle. (P. 131.)

Cette idée est davantage détaillée au chapitre cinq portant sur les religieuses et le Mouvement féministe à Montréal durant les années 1890-1925. La structure sociale du Québec d'alors ne facilitait pas aux femmes laïques l'accession au statut professionnel qu'elles auraient souhaité. Une façon privilégiée et particulièrement efficace de combler cette lacune fut d'entrer dans la vie religieuse. (P. 170s.) Le meilleur exemple serait ici la mise sur pied d'un service social bien structuré, professionnel, s'appuyant sur une nouvelle approche. Nous savons, en effet, que ce champ a été occupé très majoritairement par les femmes du Québec, religieuses ou laïques, jusqu'à ces toutes dernières décennies.

Pour séduisante et fondée qu'elle soit, la thèse mérite quelques nuances. Ainsi, il faut bien noter que les religieuses qui ont ainsi «élargi» le champ étroit de leurs perspectives d'action sociale ne sont à vrai dire qu'en nombre restreint: les dirigeantes du groupe. L'auteur indique d'ailleurs elle-même que les femmes venant des classes supérieures ou moyennes sont plus aptes à siéger aux conseils de direction que leurs consœurs issues des classes inférieures, les plus nombreuses. En effet, près de la moitié des religieuses qui

occupent des «charges influentes» de gestion venaient de milieux sociaux professionnels. (P. 124.) N'y a-t-il pas là une analogie, *mutatis mutandis*, à faire avec la noble des siècles passés qui entrait dans une abbaye pour en devenir la supérieure? On pourrait ajouter une autre nuance à l'hypothèse. Ainsi, être infirmière laïque, à l'époque, n'impliquait pas moins de compétence qu'être une religieuse infirmière. La différence est, pour une part importante, économique. Alors qui se sacrifie?

Remarquons enfin, et Danylewycz le souligne avec raison, que le couvent fut construit comme «un instrument de discipline relativement personnel». (P. 161.) Cette idée a certes joué chez des parents québécois dans une perspective de sécurité pour les filles qu'ils y plaçaient comme pensionnaires. Il aurait cependant été souhaitable qu'on analyse davantage la vie quotidienne elle-même des religieuses à l'intérieur de leurs communautés et les interactions qui s'y manifestaient. Les courts travaux que nous avons pu mener dans ce sens nous ont montré que la religieuse avait généralement très peu d'autonomie individuelle. Tout se faisait plutôt en fonction du groupe devenu une priorité quasi absolue. L'observation me semble d'autant plus fondée que, lors du renouveau des années soixante, le balancier est passé, pour un temps, à l'autre extrême: du «communautarisme» total à l'individualisme, voire le subjectivisme non moins complet. Avec sa perspicacité, ses intérêts pour les interactions entre la vie quotidienne et le social, Marta Danylewycz aurait pu nous apporter des réflexions fort pertinentes sur la question. Son départ prématuré n'a sans doute pas permis des incursions enrichissantes dans cette direction.

Jean-Paul MONTMINY

*Département de sociologie,
Université Laval.*

André PETITAT, *Les infirmières: de la vocation à la profession*, Montréal, Boréal, 1989, 408 p.

Au moment où le gouvernement québécois met la dernière main à sa réforme du système de santé, le livre de André Petitat apporte des éléments de réflexion utiles sur le sens de son évolution. Plus qu'un tableau du développement de la profession d'infirmière, secouée elle aussi par une crise d'orientation, cette étude offre un portrait saisissant de la complexité du fonctionnement hospitalier depuis les vingt ou trente dernières années. L'auteur a choisi d'effectuer ce retour sur les origines et l'histoire des infirmières au Québec, à partir d'études de cas portant sur les trois premiers hôpitaux montréalais: l'Hôtel-Dieu, l'Hôpital Notre-Dame et le Montréal General Hospital. Mais, contrairement à ce que laisse supposer le titre de l'ouvrage, la majeure partie de l'analyse, tout comme les sources et la documentation utilisées, traitent surtout de la situation des infirmières depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et n'esquissent qu'à grands traits leur histoire, durant la première moitié du siècle.

Dans ce cadre spatio-temporel, Petitat décrit l'évolution du rôle de l'infirmière qui représente aujourd'hui une *médiatrice* privilégiée entre le malade et l'hôpital, soumis désormais à une bureaucratie complexe. Le livre, en trois parties, traite de l'évolution de l'organisa-